

De l'Arcadie à l'Acadie

Joan P. Campbell

[Extrait de la thèse de Maîtrise, "La Maîtrise du passé dans la littérature acadienne contemporaine," écrite sous la direction de H. Runte]

Depuis la fin des années 1960, l'Acadie assiste à un réveil culturel et littéraire considérable. Or, par le fait même de ce réveil, les écrivains de l'Acadie moderne se voient forcés d'affronter le thème délicat du passé de leur pays. Cette thèse définit, en interprétant la production littéraire récente, trois manières de traiter le passé. Pour les écrivains "folklorisants" la tendance est à la simple perpétuation des valeurs, traditions et usages populaires de l'ancienne Acadie. Un deuxième groupe d'auteurs se propose d'incorporer le passé dans les projets du présent et de l'avenir. Pour eux, il s'agit de démythifier le passé, d'en tirer ce qui est susceptible d'investir l'Acadie actuelle d'une force nouvelle, et de perpétuer le renouveau. Enfin, la troisième tentative de maîtriser le passé est la révolte, une révolte à la fois destructrice et désespérément optimiste qui, après avoir aboli le passé, appelle à l'élaboration d'un projet d'avenir digne d'un pays véritablement libre.

Du passéisme traditionnel jusqu'à la révolte sans compromis en passant par l'acceptation lucide du passé, la gamme d'attitudes qu'adoptent les écrivains acadiens à l'égard de leur patrimoine historique, linguistique et culturel témoigne de la vitalité de leur société et laisse entrevoir un avenir littéraire plein de promesses.

Chaque peuple accumule, au cours de sa vie, certaines expériences qui se cristalliseront en son "bagage culturel" et qui influenceront sur sa manière d'appréhender le présent et l'avenir. Souvent, ces expériences appelées "histoire" sont malheureuses. De l'histoire, Antonine Maillet dit que "les peuples heureux n'en ont pas." Les Acadiens, ainsi que nous le verrons, ne font guère exception à cette règle.

Chaque peuple vit donc sous la menace du trauma national que représente son passé et qui risque, dans certaines conditions, de prendre l'avant-scène de la vie collective. De nos jours, ces conditions semblent être remplies. Devant les multiples difficultés du présent, les peuples se penchent sur leur passé pour y puiser la force qui leur permettra de survivre, mais ils n'y trouvent pas ce qu'ils cherchent. Au sud de l'Acadie, la littérature et le cinéma américains tâchent de maîtriser les traumatismes vietnamiens² et iraniens. Au nord, la culture québécoise s'évertue à digérer son passé deux fois colonialiste et sa dé faite aux urnes de l'indépendance. Plus loin, au sein de la francophonie tout entière, le problème de la maîtrise du passé n'est pas inconnu. Depuis longtemps déjà, les artistes antillais s'interrogent sur leur passé africain, tandis qu'en France on ne fait que commencer à vouloir comprendre le traumatisme algérien.³ Quelle influence le passé peut avoir sur la vie et la littérature d'un peuple se voit peut-être le mieux en Allemagne où le trauma de la Deuxième Guerre Mondiale n'a toujours pas été maîtrisé.⁴

Il nous semble donc important et justifié d'étudier le passé dans la littérature acadienne moderne (depuis 1968 à peu près) pour déterminer dans quelle mesure les écrivains sont attirés ou repoussés par ce passé, et comment ils le traitent. Qu'ils y aient un attachement aveugle, qu'ils le maîtrisent en l'incorporant dans leurs projets d'aujourd'hui et de demain, qu'ils le rejettent, ils semblent tous plus ou moins hantés par l'ombre omniprésente de ce que fut l'Acadie....

Un des liens les plus forts qui relie l'Acadien à son passé, c'est la langue. C'est aussi l'aspect de l'ancienne Acadie qui est chez la totalité des écrivains d'aujourd'hui accueilli avec le plus d'enthousiasme... Que faut-il retenir de ce qu'ils disent de cette langue, leur matière? Ce vieux parler, vestige du passé, ils sont loin de le rejeter. Au contraire, ils le redécouvrent, l'étudient et s'en servent. Ils ont ainsi maîtrisé un des fantômes les plus opprimante de leur passé: leur sentiment d'infériorité linguistique. A la tyrannie du "bon français" ils ont aujourd'hui le courage d'opposer la liberté de parler acadien....

S'étant ainsi trouvé, au sein même de leur pays, une tradition d'expression pleine de promesses, comment font nos auteurs pour se créer une tradition thématique? Plus précisément, comment réussissent-ils à reparler d'une Acadie sur laquelle tant de larmes et tant d'encre ont déjà été versées?

Si la langue des ancêtres est acceptée à la quasi-unanimité, le traitement

de ce que doit exprimer cette langue est beaucoup plus controversé. En effet, nous pensons pouvoir distinguer trois tendances parmi les nombreuses tentatives visant à réconcilier l'ancienne Acadie avec la nouvelle.

Tant est douloureux d'ailleurs ce processus d'exorcisme, qu'il non seulement oppose tel ou tel écrivain à tel ou tel autre, mais qu'il semble aussi déchirer parfois l'âme d'un seul et même auteur.

La première tendance qui sous-tend l'Acadie des textes littéraires est celle que nous caractériserions par un passage tiré de l'oeuvre de la célèbre Antonine Maillet: "Tu te souviens des veillées à Magloire Basque? Eloi sortait son violon, pis Gérard à Jos sa bombarde, pis Pierre Bleu se garrochait sus la place et virait un step sus le reel du Pendu. C'est là que s'ammeniont les filles de la butte du Moulin, toutes frisées, pis apimpées, pis endimancheés . . . les souères de frolic, y a ben des gros qui regrettiont de pus être pauvres."⁵ Ou encore celui-ce de la plume de Lousi Haché (1929-), chroniqueur et écrivain néo-brunswickois: à Noël on "décorait la maison de branches de sapins ornées de pommes de pré . . . les femmes s'appliquaient à la pâtisserie, à la préparation des viandes . . . on dînait vers deux heures de l'après-midi. Depuis le matin une outarde flanquée de deux canards avaient rôti sur la grille dans l'âtre . . ."⁶ puis, après le dîner, on lisait la Bible, et la grande tranquillité dont parlent les Ecritures envahissait le village.

Cette Acadie idyllique tient une place importante dans la production littéraire. Peu d'auteurs échappent au topos du regret du bon vieux temps, de l'*ubi sunt*. Bien souvent les descriptions de la vie professionnelle et de la vie sociale des Acadiens sont encore sous le signe de Longfellow. Claude LeSouthillier, par exemple, au lieu de nous parler, comme le fera Laval Goupil, de la misère qu'entraîne l'industrie du poisson, nous présente, d'une façon d'ailleurs peu typique de ce jeune auteur néo-brunswickois de "romans d'anticipation," des pêcheurs qui, en réparant leurs filets, ne font en fait que tricoter: "ils tressaient, lors des longues journées au large, en réparant les cordages et les voiles."⁷ Les mouvements des doigts répètent le rythme de la mer, tout comme le bruit du marteau et le son des cloches qui annoncent l'Angélus, évoquent la vie paysanne. Et n'est-ce pas aussi adhérer avec une nostalgie aveugle à un passé à jamais révolu que d'insister à mille reprises sur ces "vieilles complaintes ou . . . ces naïves chansons du temps passé"⁸ qui, pour n'en citer qu'un exemple, bercent Michael, dans *Gabriel et Geneviève*, par leurs "airs mélancoliques qu'accompagnaient la cadence des pas de sa bête et le murmure soutenu des insectes nocturnes"⁹

Il est vrai que, traditionnellement, la vie sociale des Acadiens s'exprime dans leurs veillées, leurs contes, leur musique et leurs fêtes. Nous apprenons, par exemple, d'Alphonse Deveau, instituteur retraité, fondateur du Centre Acadien de l'Université Sainte-Anne et historien de la Baie Sainte-Marie, que ces divertissements remontent jusqu'à la fondation du pays: "A Port-Royal, ils chantaient et, ajoutons tout bas, ils dansaient dans les réunions des soirs d'hiver et les jours de réjouissances publiques,"¹⁰ et qu'entre la fondation et la Dispersion, "les Acadiens vivaient à l'aise et cela suscitait l'envie."¹¹ Mais si jadis " . . . souvent un simple petit air de gigue suffisait à leur bercer le coeur,"¹² comme le chante Calixte Duguay (1939-), poète et vedette musicale de l'Ile Lamèque, aujourd'hui la simple évocation du passé ne suffit plus à donner un sens au pays. Aujourd'hui il s'agit, dans un premier temps, de démystifier l'histoire.

Voilà le premier élément de la deuxième tendance que nous croyons distinguer dans les textes qui s'interrogent, expressément ou par implication, sur le passé: une nouvelle compréhension de l'histoire, préparée par les historiens¹³ et les sociologues et reprise par les écrivains. Bernard Pothier souhaite, par exemple, que, lorsque ces derniers "évoqu/ent" . . . le souvenir de la piété de nos ancêtres, qu'ils fassent la part également de la superstition, ou s'ils nous parlent de sobriété, qu'ils ne nous cachent point la paresse qui les caractérisait; ou encore s'ils nous parlent d'hospitalité, et de bonne humeur, qu'ils se rappellent qu'en même temps les circonstances rendaient les Acadiens méfiants, rancuniers et querelleurs."¹⁴ Et Antonine Maillet insiste dans *Par derrière chez mon père* sur ce que "les gens de mon pays ne sont pas des flandrins mous, sans épine dorsale ni mouelle dans les os. Ils n'ont pas toujours laissé les loups leur manger la laine sur le dos. Ils ont conquis petit à petit, eux aussi, la terre qu'ils habitent et la mer qui les nourrit. Et ce n'est pas vrai qu'ils se soient laissés dépouiller, déporter et vendre, sans résistance et sans reparties."¹⁵

De l'interprétation sobre et lucide du passé résulte ainsi, dans un deuxième temps, la découverte d'un caractère national tout autre que celui

propagé au dix-neuvième siècle. Parlant *sub specie* de l'année 1986, Claude LeBouthillier affirme que "l'Acadien avait été un homme fier et revendicateur et que l'image du pacifique et du nonchalant qui avait bien servi les puissances politiques était fausse."¹⁶ De moins en moins d'écrivains souscriraient encore à l'opinion l'Alphonse Deveau (né en 1917 à la Rivière-aux-Saumons) qui nous dit que l'Acadien, qu'il vienne "de la Baie Sainte-Marie . . . de Chéticamp . . . ou du Nouveau-Brunswick, . . . la Dispersion . . . /l'a/ marqué . . . d'une certaine tristesse, d'une certaine méfiance et d'un certain sentiment d'infériorité."¹⁷ Au contraire, ce "fatalisme renforcé par des siècles d'échecs"¹⁸ est de plus en plus rejeté. Nos auteurs découvrent au lieu dans l'âme de leur peuple une très grande fierté pleinement justifiée: "toute une colonie d'Acadiens comptent encore fièrement leurs seize quartiers de Déportés."¹⁹ Les ancêtres comme les descendants de Gabriel ont "le courage indomptable du Normand, la muette ténacité du Celte."²⁰ Pélagie nous dit que son aïeul "Bélonie n'était pas un obstineux, pas plus que son père, que son grand-père, que son aïeul Bélonie."²¹

Désormais, les caractéristiques de l'Acadien seront "l'intrépidité, le cran, la gueule, l'oeil prime, la ruse, le mépris absolu et souverain sur tout ce qui se prétendait de race supérieure à la sienne."²²

Le danger que le mythe d'un Acadien "pygmée"²³ sera remplacé par le nouveau mythe d'un Sur-Acadien, est neutralisé par une autre découverte importante. Désormais fier de son passé et donc sûr de lui, l'Acadien de nos textes se trouve libre, pour la première fois, de se moquer ouvertement de lui-même. L'Acadie pour quasiment rien d'Antonine Maillet a été, dans ce sens, une révélation. Parler du pays et de ses habitants dans un "Guide humoristique" met toute la problématique acadienne dans une perspective de relativité et réalisme salutaires. Édouard, dans Isabelle-sur-mer, peut ainsi surnommer le cheval qui tirait son buggy, "Gouverneur Lawrence" et de temps en temps lui donner un "p'tit coup de cravache."²⁴ Dans la même veine, Cyrien, d'Évangéline Deusse, s'est lancé dans "la run de rhum" pour essayer de gagner sa vie, mais aussi "pour faire enrager les gouvernements."²⁵ D'abord, il y a le rire libérateur: "Les Acadiens rient entre eux en se tapant sur les cuisses, ils ont du Pantagruel un petit brin. Ils adorent la bonne blague, le bon tour, la bonne vie."²⁶ Puis, ce rire de "la bonhomie" tourne à celui de "la ruse et /à/ la taquinerie."²⁷ Si les questions de langue et de bilinguisme sont représentatives de la problématique acadienne et si le traitement qu'elles reçoivent sous la plume d'Antonine Maillet peut être appliqué à d'autres domaines, alors le passé aura été proprement exorcisé: "pesez sur les boutons de tous les écouteurs de Louisbourg; puis retirez-vous dans un coin . . . vous verrez chaque touriste citoyen à part entière de l'Ontario, de l'Alberta ou de la Colombie-Britannique arrondir les yeux et le bec . . . et hurler: 'This dam thing speaks French!' Et vous serez vengé, après deux siècles."²⁸

Cette affirmation du moi acadien n'est pas, en effet, limitée au champ de la plaisanterie, aussi vraie et révélatrice soit-elle. Ayant rejeté la glorification irréfléchie du passé et accepté de regarder l'histoire en face, les écrivains tirent, dans les textes de la troisième tendance, de sérieuses leçons de survie de l'exercice collectif de dépassement. Comme à l'horizon de la vie acadienne commence à se dégager l'esquisse d'une identité nationale, écrivains et musiciens se sentent appelés à en définir davantage les contours. La littérature et la chanson s'en trouvent considérablement changées.

"Il a circulé des milliers de plaintes originales en Acadie",²⁹ et l'Acadien "chantait à l'occasion, s'accompagnant à la guitare, et comme tous les Acadiens ses sentiments s'exprimaient beaucoup dans ses chansons."³⁰ Sans doute le fait-il toujours, mais il crée aussi, aujourd'hui, des chansons de contestation et de révolte, telle l'émouvante "Réveille" de l'une des ambassadrices de la musique acadienne, Edith Butler.³¹ Sans doute, également, les Acadiens continuent-ils à se raconter des anecdotes drôles, des devinettes, des "histoires cent fois entendues",³² des contes si vieux que personne n'aurait pu au juste en dire l'origine. Mais ils peuvent lire aussi les récits violents et violemment modernistes de Dyane Léger,³³ gagnante du prix littéraire "France-Acadie" 1981, ou les épisodes de la vie mouvementée de la Mariecomo. Dans l'ouvrage du même titre, Régis Brun (1937-), enseignant et romancier, a parfaitement mis en rapport les Acadiens de la musique, de la danse et de l'action littéropolitique. Dans la cuisine de la Grosse Zélda, La Mariecomo défait le chignon de son "mouchoué carroté rouge . . . le louta" et laisse tomber "sa longue tégnaise noire" pour ensuite, au rythme de son reel bien à elle, danser au "temps de la vie au grand air et des nuits à la belle étoile, de la senteur des grandes forêts, des prés, des champs qu'/elle avait/ parcourus avec Jackayelle."³⁴ Claude LeBouthillier, comme s'il glosait le manifeste rythmique de La Mariecomo, dit du danseur qu'il arrive "à élever le niveau de conscience, à s'inspirer du

passé sans y rester accroché."³⁵ Voilà exactement ce que réussit Régis Brun en encourageant sa héroïne et, par elle, ses compatriotes: "Danse, danse, La Mariecomo, afin de témoigner du cri de terre, et de tous ceuses-là comme toi qui ont osé garrocher à la face dés gens . . . de par le pays leur soif de libéré et dés horizons à perte de vue."³⁶

La danse de La Mariecomo est une prise de conscience, une révolte et enfin un réveil à un avenir inspiré du passé.

Ces cris d'impuissance d'abord, puis de révolte et de réveil, il revient à Laval Goupil de les avoir fait pousser le plus fort possible par les personnages de son Djibou. Né à Tracadie en 1945, Laval Goupil était animateur de boîtes-à-chansons et metteur en scène avant d'être acteur (La Troupe Théâtrale de l'Université de Moncton, Le Théâtre Amateur de Moncton) et auteur dramatique. Le Djibou en termine à jamais avec la soi-disante grandeur du pays et met en scène une famille broyée par la vie et qui ne peut guère s'offrir le luxe de sublimer sa misère.

Le père Eutrope a fini par se retirer de la "game." Il se réfugie dans son "shack" qui est devenu pour lui une "clarière à borbis . . . dans une grande forêt nouère."³⁷ Il n'a plus "grand chose à . . . dire" ni aux enfants devenus adolescents ni à sa femme qui passe ses nuits comme évêreuse de morue. Selon le père, les enfants, eux, sont les victimes de la misère socioculturelle généralisée: ils "backont pas . . . ben i avançont pas non plus, i sont arrêtés" (p.71).

Leur mère Victorine, vaincue par la fatigue après avoir passé la nuit à "r'soud" des p'tits vers d'là même couleür avec une amanchure de gros tweezers" (p.48), voit des vers partout, dans sa tasse de thé, sur son pain, et jusque dans "l'couchant du soleil": "Faut vraiment que j'prends qu' mouä à chaque fouäs que j'vouäs s'tortiller yune de ces maudites bêtes vicieuses dans les filets d'morue. J'ai toute d'suite l'estomac qui veut s'chavirer à l'envers pareil comme in chausson d'laine! J'm'habituerai jamais!" (p.48)

Voilà ce qui est nouveau: quelqu'un se dit "tanné de travailler l'nez dans la marde" (p.54), et le dit ouvertement: au syndicat, aux voisin(e)s, à l'Acadie.

Cette prise de conscience par la mère réveille aussi la famille, et après être ainsi descendus "bien creux . . . jusqu'au fin fond de /leur/ peur" (p.93), ils vont tous ensemble comprendre qu'"i' va fallouère qu'on s'ört d'not' trou!" (p.93)

Voilà où en est l'Acadie. L'acheminement de cette résolution a été aussi dur et long que l'acceptation de l'acadien a été rapide et relativement facile. D'abord, il fallait résister aux tentations de "l'arcadisation" de l'Acadie. Ensuite, il fallait se montrer courageux et sans préjugés pour réapprendre le passé et en comprendre les leçons porteuses de promesses. Finalement, il fallait, il faut et il faudra réagir et créer en fonction de ces leçons. Chacun des auteurs que nous avons mentionnés, a joué son rôle particulier dans l'évolution tracée jusqu'ici, et tout d'abord Antonine Maillet. Folkloriste par sa formation et sa nature, elle n'a pas toujours échappé aux reproches selon lesquels elle a pour but de perpétuer un passé acadien désormais révolu. Mais il faut comprendre qu'en parlant ouvertement et avec humour des traits traditionnels du caractère national, elle contribue à restaurer à l'Acadien une vision cohérente de lui-même, de sa culture et de son humanité, vision qui lui fait entrevoir les richesses de son patrimoine grâce auxquelles il est "encore debout."³⁸

La contribution assez ambiguë de Claude LeBouthillier se situe à mi-chemin entre l'acceptation du passé traditionnel et son rejet total. Le sous-titre "roman d'anticipation" suggère surtout cette dernière attitude. Mais la façon dont l'auteur décrit son Acadie enfin indépendante et libre pourrait facilement s'insérer parmi les passages de notre première tendance. De la contradiction entre le rêve futuriste et la description de celui-ci en termes traditionnels résulte, sur le plan littéraire, un jeu de perspectives narratives qui distingue l'art de Claude LeBouthillier des récits linéaires d'Antonine Maillet.

Tout en ressemblant à celle d'Antonine Maillet, l'approche de Régis Brun dépasse néanmoins le stade de la réconciliation pour atteindre celui de la révolte d'ailleurs reflétée dans la structure du texte où les évocations du passé et du présent s'enchevêtrent d'une façon tout à fait symbolique: au lieu de s'acheminer en ligne narrative droite, la biographie de La Mariecomo procède par sauts en avant et par retours en arrière; les épisodes de sa vie et le moment de sa mort qu'ils encadrent au centre précis du texte, transcendent, par

la négation de l'ordre chronologique, la réalité et font de La Maricome le symbole de la survivance.

Finalement, l'engagement total dans l'action sociale ne permet pas à Laval Goupil de trop s'occuper du passé. Cependant, grâce à leur langue, ses personnages n'en sont pas moins ancrés dans leur patrimoine qu'ils se résolvent à transformer, de misérable et oppressif qu'il a été, en un présent relativement heureux et un avenir prudemment optimiste.

Notes

1. Antonine Maillet, L'Acadie pour quasiment rien (Montréal: Leméac, 1973), p.13.
2. Voir Tobey C. Herzog, "Writing about Vietnam: A Heavy Heart-of-Darkness Trip," College English 41, 6 (February 1980), 680-95.
3. Alistair Horne, A Savage War of Peace: Algeria 1954-1962 (New York: Viking, 1978), pp.220-21: ". . . regroupement . . . involved the resettlement of over a million peasants . . . Germaine Tillion's sense of history evoked the grand dérangement, the cruel displacement of the French Acadians by the British in eighteenth-century Canada."
4. Plus de trente ans après les faits, en janvier et février 1981, la télévision allemande ARD diffusait la trilogie Flucht und Vertreibung / "Fuite et Expulsion"/, voir Die Welt du 28 janvier et du 7 février 1981.
5. Antonine Maillet, Gapi (Montréal: Leméac, 1976), pp.83-84. La bio-bibliographie d'Antonine Maillet pourrait à elle seule faire l'objet d'une thèse. Le résumé le plus récent de sa vie et de son oeuvre se trouve dans Lettres québécoises 19 (automne 1980), 45-53.
6. Louis Haché, Adieu, P'tit Chipagan (Moncton: Editions d'Acadie, 1979), pp. 69-70.
7. Isabelle-sur-mer (Moncton: Editions d'Acadie, 1979), p.65.
8. Hector Carbonneau, Gabriel et Geneviève (Moncton: Editions d'Acadie, 1974), p.20.
9. Gabriel, p.20.
10. La Ville française (Québec: Ferland, 1968), p.216.
11. LeBouthillier, Isabelle, p.101.
12. Les Stigmates du silence (Moncton: Editions d'Acadie, 1975), p.46.
13. "Les historiens acadiens avaient grandement contribué à . . . une nouvelle détermination de prendre en mains leur destin" (Claude LeBouthillier, L'Acadien reprend son pays / Moncton: Editions d'Acadie, 1977, p.29).
14. Bernard Pothier, "Acadie de Andrew Hill Clark," cité par Jean-Paul Hauteceur, L'Acadie du discours (Québec: Presses de l'Univ. Laval, 1975), p.88.
15. (Montréal: Leméac, 1972), p.29.
16. LeBouthillier, L'Acadien, p.30.
17. La Ville française, p.211.
18. LeBouthillier, L'Acadien, p.27.
19. Maillet, L'Acadie, p.20.
20. Carbonneau, Gabriel, p.8. En tant que tels, ils ne rentrent plus ". . . par la porte arrière et sur la pointe des pieds" (Antonine Maillet, Pélagie-la-Charrette, /Montréal: Leméac, 1979, p.9), mais ont "appris . . . à se ressourcer et . . . à se battre comme la mer le leur /à/ appris" (LeBouthillier, L'Acadien, p.22).
21. Maillet, Pélagie, p.11.
22. Antonine Maillet, Don l'Original (Montréal: Leméac, 1972), p.20.

23. Carbonneau, Gabriel, p.170.
24. LeBouthillier, Isabelle, p.107.
25. Antonine Maillet, Evangéline Deusse (Montréal: Leméac, 1975), p.66.
26. Maillet, L'Acadie, p.75. Ce rire ne semble pas avoir été perdu "en Louisiane /où/ les ancêtres savaient qu'il vaut mieux rire que pleurer" (LeBouthillier, Isabelle, p.110.
27. Isabelle, p.33.
28. Maillet, L'Acadie, p.27.
29. Maillet, L'Acadie, p.84.
30. LeBouthillier, L'Acadien, p.48.
31. Edith Butler, SPPS Disques SP-19909.
32. Haché, Chipagan, p.64.
33. Graines de fées (Moncton: Perce-Neige, 1980).
34. Régis Brun, La Mariecomo (Montréal: Editions du Jour, 1974), p.117.
35. Isabelle, p.155.
36. Brun, Mariecomo, p.117.
37. Laval Goupil, Le Djibou (Moncton: Editions d'Acadie, 1975), p.78.
38. L'expression est de Calixte Duguay, "Encore debout," Les Aboiteaux, Alta Stéréo LT 704 (Editions de Kapociré /CAPAC/, 1976), Face B, bande 13.

J.P.C.